

Comment la Bretagne accueille les évacués sanitaires

Rémi Barroux

Les établissements bretons ont été particulièrement sollicités pour prendre en charge des malades venus de territoires surchargés

REPORTAGE

BREST, VANNES - envoyé spécial

Sur le panneau d'affichage de la salle de détente des soignants, dans le service de réanimation polyvalente de l'hôpital La Cavale blanche, du centre hospitalier régional universitaire (CHRU) de Brest, l'écharpe blanche et verte « Allez les Verts », aux couleurs du célèbre club de football de Saint-Etienne, étonne. Dessous, un mot : « *Merci, chers amis médecins, infirmiers, infirmières, aides-soignants et femmes de ménage de m'avoir remis sur le chemin de la vie, je vous dois beaucoup et je ne vous oublierai jamais. Kenavo.* » La carte rappelle le séjour d'un patient venu de Roanne, en Auvergne-Rhône-Alpes, et transféré en Bretagne.

De nombreux autres messages témoignent de cette reconnaissance. Ceux envoyés par les « évasan », pour « évacuation sanitaire », sont peut-être les plus touchants. Endormis à Strasbourg, Compiègne, Nice ou Paris, dans une situation alarmante, ils se réveillent, souvent de nombreux jours plus tard, à Brest, Lorient, Quimper, Rennes ou encore Vannes, loin de leurs familles.

« *La situation est toujours tendue avec le Covid, notamment en raison des restrictions de visite, mais, pour les "évasan", c'est encore plus compliqué. Et on oublie aussi qu'il faut préparer le retour, le rapatriement dans leur région d'origine, et celui-ci est souvent médicalisé* », explique Jean-Marie Tonnelier, anesthésiste et chef du pôle soins d'urgence et réanimation du CHRU de Brest. Les malades peuvent passer jusqu'à deux mois loin de chez eux et, quand ils rentrent, ils devront être suivis.

« Comblent le trou noir »

Une boîte mail a été créée afin que les familles puissent laisser des messages, qui seront ensuite réunis dans un carnet de bord, sur papier, avec des photos, la présentation du service et des personnels, que le malade pourra emporter avec lui. « *Pour combler le trou noir*, précise le docteur Laetitia Bodenes. *Souvent, les patients Covid sont un peu perdus durant un voire plusieurs jours quand on les extube, d'autant plus quand ils viennent de loin.* »

Le CHRU de Brest, ce lundi 3 mai, accueille encore neuf patients contaminés par le SARS-CoV-2 en réanimation, dont un « rapasan », un rapatrié sanitaire en provenance du Cameroun, et seize en médecine post-urgence. Ce service vient d'accueillir le dernier évacué sanitaire en provenance de la « réa ». Et dans la chambre 123 qu'il a rejointe, Jean-Pierre Gamba commence à trouver le temps long. « *Cela fait longtemps que je n'ai pas vu mes proches. Que je n'ai pas bougé aussi. C'est violent, j'ai des trous de mémoire et il faut absolument que je remarque. Que je me rapproche aussi de mes enfants et petits-enfants. Ici, cela fait trop loin pour qu'ils viennent* », confie ce malade, venu de Compiègne. Le septuagénaire ne sait plus quand et comment il a été contaminé. Arrivé le 23 avril en Bretagne, Jean-Pierre Gamba a pu voir une partie de sa famille en « visio », le 1^{er} mai.

Au CHRU de Brest, 52 malades ont ainsi été accueillis, dont une vingtaine depuis janvier. La Bretagne a vu d'abord des malades du Grand-Est et de l'Île-de-France, puis, pour la deuxième vague, de Provence-Alpes-Côte d'Azur et d'Auvergne-Rhône-Alpes, principalement de Saint-Etienne, et, enfin, depuis le début de l'année, des Hauts-de-France. Pour cette troisième vague, des « jumelages » ont été organisés, la Bretagne accueillant les patients du nord de la France, ceux d'Île-de-France étant dirigés vers la Nouvelle-Aquitaine.

Avec près de 130 patients accueillis, la Bretagne a été, avec la Nouvelle-Aquitaine, la région la plus sollicitée depuis mars 2020 – 658 transferts ont eu lieu au total en métropole, dont 189 lors de la troisième vague. Plusieurs raisons à cela, explique Stéphane Mulliez, le directeur de l'agence régionale de santé (ARS) de Bretagne. « *Nous avons été une région relativement épargnée par le Covid, avec donc plus*

de latitude pour recevoir des malades. Ensuite, la Bretagne a toujours été une terre de solidarité, je l'ai immédiatement ressenti quand j'ai organisé les premières réunions, l'an dernier, de chefs d'établissements, prêts à se mobiliser. Enfin, on s'est spécialisé, au fil de l'an, avec une équipe qui coordonne ces évacuations. »

Depuis l'arrivée en Bretagne, début avril 2020, de 36 malades de l'Ile-de-France par deux TGV médicalisés, les choses ont évolué. *« Après cette première expérience, j'ai plaidé pour un changement de méthode. Avec ces arrivées en grand nombre, on savait qu'on aurait du mal à accueillir les patients dans de bonnes conditions. On a poussé pour un dispositif d'évacuation sanitaire "perlée", qui permet d'affecter les malades au mieux de nos possibilités »,* poursuit Stéphane Mulliez. Pour ces TGV spéciaux, à la logistique impressionnante, les équipes bretonnes devaient venir à Paris, avec le matériel, les respirateurs par exemple, se loger à l'hôtel, puis tout organiser.

Aujourd'hui, la région continue d'afficher sa disponibilité pour l'accueil, à condition que la situation sanitaire y reste préservée. Mais la vigilance reste de mise. Si le taux d'incidence y est de 122 au 7 mai, quand il monte à 199 nationalement, le niveau d'hospitalisation reste élevé. *« Au printemps 2020, on était à 500, le pic en novembre nous a fait atteindre 800 hospitalisations, et, là, on est quand même à 740, dont près de 90 en réanimation »,* résume Stéphane Mulliez. Trois fois par semaine, une réunion se tient pour faire le point épidémiologique, évoquer les évacuations sanitaires possibles, les tensions hospitalières éventuelles.

Au centre hospitalier de Vannes, on continue également à surveiller les courbes et les chiffres. Ici, une quinzaine d'« évasan » ont été accueillis. *« Pour la première vague, contrairement à celles qui ont suivi, on ne demandait pas aux malades ou à leurs familles les autorisations pour l'évacuation. On transférait tous ceux qui étaient transférables »,* explique le docteur Julien Huntzinger, chef du service de réanimation polyvalente.

Mise en place de « visios »

Les patients n'avaient même pas idée qu'ils pourraient être transférés. *« Il fallait leur annoncer, à leur réveil, qu'ils étaient à 400, 500 kilomètres de chez eux et on n'était pas sûrs qu'ils comprennent vraiment au début. La mise en place des visios a été primordiale, pour stimuler le patient et rassurer les familles »,* témoigne Christophe Chamaillard, kinésithérapeute du service de réanimation. Il se souvient avoir dû dessiner une carte de France pour une patiente arrivée de Nice afin de lui montrer où était Vannes.

« Depuis la deuxième vague, des prises en charge ont été mises en place afin que les familles n'aient rien à déboursier », insiste Béatrice Nicolas, la directrice adjointe de l'établissement, chargée des relations avec les usagers. Malgré cela, les voyages restent compliqués pour les familles, avec des temps de visite sur place souvent contraints. Certaines d'entre elles refusent d'ailleurs de voir leurs proches s'éloigner. *« On doit être beaucoup plus précautionneux avec ces familles auxquelles on impose des choses difficiles, beaucoup plus présents, grâce à des vidéos dans lesquelles on se présente, on montre les lieux »,* dit encore le docteur Huntzinger.

Alban (qui ne veut pas donner son nom de famille), 62 ans, est resté trente-deux jours en « réa » à Vannes. Hospitalisé à Cochin, à Paris, fin mars 2020, il a été transféré par TGV début avril. *« A mon arrivée, on m'a dit que j'étais à Vannes. Tout se brouillait, je croyais être toujours à Cochin. On ne nous avait demandé ni à moi ni à ma famille notre accord, mais ça s'est bien passé. Chaque jour, ma famille recevait un compte rendu »,* raconte Alban.

Deux semaines après son arrivée, il a pu être extubé. *« On était contents de pouvoir se parler, de se voir par visio. Quel que soit l'endroit où vous vous trouvez, la parole devient merveilleuse »,* témoigne encore cet ingénieur géologue, qui s'est promis de revenir dès qu'il le pourra en Bretagne, pour revoir ceux qui l'ont accompagné.